

**Molière**

*L'Ecole des Femmes*

(1662)

A Madame [Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans (1644-1670)]

Madame,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre ; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais pas où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui serait en ma place, trouverait d'abord cent belles choses à dire de Votre Altesse Royale, sur ce titre de l'Ecole des femmes, et l'offre qu'il vous en ferait. Mais, pour moi, Madame, je vous avoue mon faible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées ; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que Votre Altesse Royale pourrait avoir à démêler avec la comédie que je lui présente.

On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, Madame, ne saute que trop aux yeux ; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces, et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paraître pour tout le monde ; et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, Madame, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue et d'un mérite trop élevé, pour les vouloir renfermer dans une épître et les mêler avec des bagatelles.

Tout bien considéré, Madame, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis, De Votre Altesse Royale,

Madame,

Le très humble, très obéissant, et très obligé serviteur,

J. B. Molière.

Préface

-----

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire, n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres, mais il se trouve qu'une grande partie des choses

que j'aurais à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir ; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même, et je fus étonné que, deux jours après, il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvais des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que, si je produisais cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mérité les louanges qu'on m'y donnait. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avais commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paraître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

## Acte I

-----

Scène 1 - CHRYSALDE, ARNOLPHE

CHRYSALDE

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,  
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.  
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon coeur?  
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur,  
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,  
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE

Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous  
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;  
Et votre front, je crois, veut que du mariage  
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

CHRYSALDE

Ce sont coups de hasard, dont on n'est point garant ;  
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.  
Mais, quand je crains pour vous, c'est cette raillerie  
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :  
Car enfin, vous savez qu'il n'est grands, ni petits,  
Que de votre critique on ait vus garantis :  
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,  
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi  
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?  
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces  
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?  
L'un amasse du bien dont sa femme fait part  
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;  
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,  
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,  
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu  
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.

L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;  
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,  
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,  
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.  
L'une, de son galant, en adroite femelle,  
Fait fausse confiance à son époux fidèle,  
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,  
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;  
L'autre, pour se purger de sa magnificence,  
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,  
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,  
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.  
Enfin, ce sont partout des sujets de satire,  
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?  
Puis-je pas de nos sots...

#### CHRYSALDE

Oui ; mais qui rit d'autrui  
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.  
J'entends parler le monde, et des gens se délassent  
A venir débiter les choses qui se passent ;  
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,  
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.  
J'y suis assez modeste ; et bien qu'aux occurrences  
Je puisse condamner certaines tolérances,  
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement  
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,  
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;  
Car enfin il faut craindre un revers de satire,  
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas  
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.  
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,  
Il serait arrivé quelque disgrâce humaine,  
Après mon procédé, je suis presque certain  
Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;  
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,  
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.  
Mais de vous, cher compère, il en est autrement ;  
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.  
Comme sur les maris accusés de souffrance  
De tout temps votre langue a daubé d'importance,  
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,  
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné ;  
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,  
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,  
Et...

#### ARNOLPHE

Mon Dieu! notre ami, ne vous tourmentez point :

Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.  
Je sais les tours rusés et les subtiles trames  
Dont pour nous en planter savent user les femmes.  
Et comme on est dupé par leurs dextérités,  
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;  
Et celle que j'épouse a toute l'innocence  
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE

Et que prétendez-vous qu'une sottie, en un mot...

ARNOLPHE

Epouser une sottie est pour n'être point sot.  
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;  
Mais une femme habile est un mauvais présage ;  
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens  
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.  
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle  
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle ;  
Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,  
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,  
Tandis que, sous le nom du mari de madame,  
Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?  
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;  
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.  
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,  
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime :  
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,  
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : "Qu'y met-on" ?  
Je veux qu'elle réponde : "Une tarte à la crème" ;  
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême :  
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,  
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE

Une femme stupide est donc votre marotte ?

ARNOLPHE

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sottie  
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALDE

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête

Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?  
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,  
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,  
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée  
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?  
Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;  
Mais il faut pour le moins, qu'elle ose le vouloir ;  
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,  
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

ARNOLPHE

A ce bel argument, à ce discours profond,  
Ce que Pantagruel à Panurge répond :  
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,  
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;  
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,  
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE

Chacun a sa méthode,  
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :  
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,  
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,  
Et de qui la soumise et pleine dépendance  
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.  
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,  
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.  
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,  
De la lui demander il me vint en pensée ;  
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,  
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.  
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,  
Je la fis élever selon ma politique ;  
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait  
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.  
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;  
Et, grande, je l'ai vue à tel point innocente,  
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,  
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.  
Je l'ai donc retirée, et comme ma demeure  
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure  
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,  
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;  
Et, pour ne point gêner sa bonté naturelle,  
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.  
Vous me direz : "Pourquoi cette narration"?

C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.  
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle  
Ce soir je vous invite à souper avec elle ;  
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,  
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE  
J'y consens.

ARNOLPHE  
Vous pourrez, dans cette conférence,  
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALDE  
Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit  
Ne peut...

ARNOLPHE  
La vérité passe encor mon récit.  
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,  
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.  
L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?)  
Elle était fort en peine, et me vint demander,  
Avec une innocence à nulle autre pareille,  
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

CHRYSALDE  
Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE  
Bon!  
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE  
Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,  
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.  
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,  
A quarante-deux ans, de vous débaptiser  
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie  
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE  
Outre que la maison par ce nom se connaît,  
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

CHRYSALDE  
Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,  
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!  
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;

Et, sans vous embrasser dans la comparaison,  
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,  
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,  
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux,  
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.  
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :  
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas ;  
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,  
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;  
Mais vous...

CHRYSALDE

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit ;  
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche  
A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,  
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSALDE, s'en allant.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE, seul.

Il est un peu blessé sur certaines matières.  
Chose étrange, de voir comme avec passion  
Un chacun est chaussé de son opinion!

(Il frappe à sa porte.)

Holà!

Scène 2 : ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE

ALAIN

Qui heurte?

ARNOLPHE  
Ouvrez.

(A part.)

On aura, que je pense,  
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN  
Qui va là ?

ARNOLPHE  
Moi.

ALAIN  
Georgette !

GEORGETTE  
Eh bien ?

ALAIN  
Ouvre là-bas.

GEORGETTE  
Vas-y, toi.

ALAIN  
Vas-y, toi.

GEORGETTE  
Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN  
Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE  
Belle cérémonie  
Pour me laisser dehors ! Holà ! ho ! je vous prie.

GEORGETTE  
Qui frappe ?

ARNOLPHE  
Votre maître.

GEORGETTE  
Alain !

ALAIN  
Quoi?

GEORGETTE  
C'est monsieur.  
Ouvre vite.

ALAIN  
Ouvre, toi.

GEORGETTE  
Je souffle notre feu.

ALAIN  
J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE  
Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte  
N'aura point à manger de plus de quatre jours.  
Ah!

GEORGETTE  
Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN  
Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème!

GEORGETTE  
Ote-toi donc de là!

ALAIN  
Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE  
Je veux ouvrir la porte.

ALAIN  
Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE  
Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN  
Ni toi non plus.

GEORGETTE  
Ni toi.

ARNOLPHE

Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente!

ALAIN, en entrant.

Au moins, c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, en entrant.

Je suis votre servante,

C'est moi.

ALAIN

Sans le respect de monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, recevant un coup d'Alain.

Peste!

ALAIN

Pardon.

ARNOLPHE

Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN

Mais elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, et laissons la fadaise.

Eh bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN

Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por...

Dieu merci, Nous nous...

(Arnolphe ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.)

ARNOLPHE

Qui vous apprend, impertinente bête,

A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN

Vous faites bien, j'ai tort.

ARNOLPHE, A Alain.

Faites descendre Agnès.

(A Georgette.)

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE  
Triste? Non.

ARNOLPHE  
Non?

GEORGETTE  
Si fait.

ARNOLPHE  
Pourquoi donc?...

GEORGETTE  
Oui, je meure,  
Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;  
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous  
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

Scène 3 : AGNES, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE

ARNOLPHE  
La besogne à la main! c'est un bon témoignage.  
Eh bien, Agnès, je suis de retour du voyage :  
En êtes-vous bien aise?

AGNES  
Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE  
Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.  
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNES  
Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE  
Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES  
Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE  
Je le puis bien penser. Que faites-vous donc là?

AGNES  
Je me fais des cornettes.  
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE

Ah! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut.  
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,  
Et je vous parlerai d'affaires importantes.  
(Tous étant rentrés.)

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,  
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,  
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,  
Vos lettres, billets doux, toute votre science,  
De valoir cette honnête et pudique ignorance.  
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;  
Et pourvu que l'honneur soit...

Scène 4 : HORACE, ARNOLPHE

ARNOLPHE

Que vois-je ? Est-ce... Oui.  
Je me trompe... Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,  
Hor...

HORACE

Seigneur Ar...

ARNOLPHE

Horace.

HORACE

Arnolphe.

ARNOLPHE

Ah! joie extrême! Et depuis quand ici?

HORACE

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE

Vraiment?

HORACE

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE

J'étais à la campagne.

HORACE

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!  
J'admire de le voir au point où le voilà,  
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE

Vous voyez.

ARNOLPHE

Mais, de grâce, Oronte votre père,  
Mon bon et cher ami que j'estime et révère  
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?  
A tout ce qui le touche il sait que je prends part :  
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,  
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,  
Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;  
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,  
Et la raison encor ne m'en est pas connue.  
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens  
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens  
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE

Enrique.

ARNOLPHE

Non.

HORACE

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,  
Comme s'il devait m'être entièrement connu,  
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,  
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE

J'aurai certainement grande joie à le voir,  
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.  
(Après avoir lu la lettre.)  
Il faut pour des amis des lettres moins civiles,  
Et tous ces compliments sont choses inutiles.

Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,  
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,  
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi ;  
Et je me réjouis de les avoir ici.  
Gardez aussi la bourse.

HORACE

Il faut...

ARNOLPHE

Laissons ce style.  
Eh bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments  
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise ;  
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,  
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,  
Car les femmes y sont faites à coqueter :  
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,  
Et les maris aussi les plus bénins du monde.  
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voi  
Je me donne souvent la comédie à moi.  
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.  
Vous est-il point encore arrivé de fortune?  
Les gens faits comme vous font plus que les écus  
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE

A ne vous rien cacher de la vérité pure,  
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure ;  
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, à part.

Bon! voici de nouveau quelque conte gaillard ;  
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE

Oh!

HORACE

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions  
Un secret éventé rompt nos prétentions.  
Je vous avouerai donc avec pleine franchise  
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.  
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,  
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;  
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,  
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, riant

Et c'est... ?

HORACE, lui montrant le logis d'Agnès.

Un jeune objet qui loge en ce logis,  
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis :  
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde  
D'un homme qui la cache au commerce du monde,  
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,  
Fait briller des attraits capables de ravir ;  
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre  
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.  
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu  
Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu :  
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, à part.

Ah! je crève!

HORACE

Pour l'homme,  
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;  
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :  
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;  
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.  
Le connaissez-vous point?

ARNOLPHE, à part.

La fâcheuse pilule!

HORACE

Eh! vous ne dites mot?

ARNOLPHE

Eh! oui, je le connais.

HORACE

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE

Eh...

HORACE

Qu'en dites-vous? Quoi!

Eh! c'est-à-dire, oui. Jaloux à faire rire?

Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.

Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.

C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;

Et ce serait péché qu'une beauté si rare

Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise

N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.

Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,

En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.

Vous me semblez chagrin! Serait-ce qu'en effet

Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE

Non ; c'est que je songeais...

HORACE

Cet entretien vous lasse.

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Ah! faut-il...

HORACE, revenant.

Derechef, veuillez être discret ;

Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Que je sens dans mon âme...

HORACE, revenant

Et surtout à mon père,

Qui s'en ferait peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, croyant qu'Horace revient encore.

Oh!...

(Seul.)

Oh! que j'ai souffert durant cet entretien!  
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.  
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême  
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même :  
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,  
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur?  
Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre,  
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,  
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,  
Et savoir pleinement leur commerce secret.  
Tâchons à le rejoindre ; il n'est pas loin, je pense :  
Tirons-en de ce fait l'entière confiance.  
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,  
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

## Acte II

-----

Scène 1 : ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute  
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :  
Car enfin de mon coeur le trouble impérieux  
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;  
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,  
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.  
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,  
Et laisser un champ libre aux voeux du damoiseau.  
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre  
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :  
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt ;  
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est ;  
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,  
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.  
Eloignement fatal! voyage malheureux!

(Frappant à sa porte.)

Scène 2 : ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN

Ah! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE

Paix! Venez ça tous deux.

Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?

Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, tombant aux genoux d'Arnolphe.

Eh! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, à part.

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, à part.  
Ouf! je ne puis parler, tant je suis prévenu ;  
Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.

(A Alain et à Georgette.)

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!  
Qu'un homme soit venu...

(A Alain qui veut s'enfuir.)

Tu veux prendre la fuite!  
Il faut que sur-le-champ...

(A Georgette.)

St tu bouges... Je veux  
Que vous me disiez... Euh! oui, je veux que tous deux...

(Alain et Georgette se lèvent, et veulent encore s'enfuir.)

Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.  
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?  
Eh! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,  
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE  
Ah! Ah!

GEORGETTE, retombant aux genoux d'Arnolphe.  
Le coeur me faut!

ALAIN, retombant aux genoux d'Arnolphe.  
Je meurs!

ARNOLPHE, à part.  
Je suis en eau : prenons un peu d'haleine ;  
Il faut que je m'évente et que je me promène.  
Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit,  
Qu'il croîtrait pour cela? Ciel! que mon coeur pâtit!  
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche  
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.  
Tâchons à modérer notre ressentiment.  
Patience, mon coeur, doucement, doucement.

(A Alain et à Georgette.)

Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.  
Arrêtez.

(A part.)

Sa surprise en deviendrait moins grande :  
Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir,  
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

(A Alain et à Georgette.)

Que l'on m'attende ici.

Scène 3 : ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE

Mon Dieu, qu'il est terrible!  
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,  
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN

Ce monsieur l'a fâché ; je te le disais bien.

GEORGETTE

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse  
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?  
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,  
Et qu'il ne saurait voir personne en approcher?

ALAIN

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE

Oui ; mais pourquoi l'est-il? et pourquoi ce courroux?

ALAIN

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,  
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...  
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.  
Je m'en vais te bailler une comparaison,  
Afin de concevoir la chose davantage.  
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage  
Que si quelque affamé venait pour en manger,  
Tu serais en colère, et voudrais le charger?

GEORGETTE

Oui, je comprends cela.

ALAIN

C'est justement tout comme.

La femme est en effet le potage de l'homme ;  
Et, quand un homme voit d'autres hommes parfois  
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,  
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE

Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même  
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux  
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieur?

ALAIN

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue  
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE

Si je n'ai la berlue,  
Je le vois qui revient.

ALAIN

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE

Vois comme il est chagrin.

ALAIN

C'est qu'il a de l'ennui.

Scène 4 : ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, à part.

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,  
Comme une instruction utile autant que juste,  
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,  
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,  
Afin que dans ce temps la bile se tempère,  
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire,  
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,  
Et je la fis venir dans ce lieu tout exprès,  
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,  
Afin que les soupçons de mon esprit malade  
Puissent sur le discours la mettre adroitement,

Et, lui sondant le coeur, s'éclaircir doucement.  
Venez, Agnès.

(A Alain et à Georgette.)

Rentrez.

Scène 5 : ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE  
La promenade est belle.

AGNES  
Fort belle.

ARNOLPHE  
Le beau jour!

AGNES  
Fort beau.

ARNOLPHE  
Quelle nouvelle?

AGNES  
Le petit chat est mort.

ARNOLPHE  
C'est dommage ; mais quoi!  
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.  
Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNES  
Non.

ARNOLPHE  
Vous ennuyait-il?

AGNES  
Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE  
Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNES  
Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, ayant un peu rêvé.  
Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!  
Voyez la médisance, et comme chacun cause!  
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu  
Était, en mon absence, à la maison venu ;  
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.  
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,  
Et j'ai voulu gager que c'était fausement...

AGNES  
Mon Dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE  
Quoi! c'est la vérité qu'un homme...

AGNES  
Chose sûre,  
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, bas à part.  
Cet aveu qu'elle fait avec sincérité  
Me marque pour le moins son ingénuité.

(Haut.)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,  
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNES  
Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi ;  
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE  
Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNES  
Elle est fort étonnante, et difficile à croire.  
J'étais sur le balcon à travailler au frais,  
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès  
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,  
D'une humble révérence aussitôt me salue :  
Moi, pour ne point manquer à la civilité,  
Je fis la révérence aussi de mon côté.  
Soudain il me refait une autre révérence ;  
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;  
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,  
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.  
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle  
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;

Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,  
Nouvelle révérence aussi je lui rendais :  
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,  
Toujours comme cela je me serais tenue,  
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui  
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE

Fort bien.

AGNES

Le lendemain, étant sur notre porte,  
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :  
"Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,  
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir!  
Il ne vous a pas fait une belle personne,  
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;  
Et vous devez savoir que vous avez blessé  
Un coeur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé."

ARNOLPHE, à part.

Ah! suppôt de Satan! exécration damnée!

AGNES

Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonnée.  
"Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;  
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon."  
Hélas! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause?  
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?  
"Non, dit-elle ; vos yeux ont fait ce coup fatal,  
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal."  
Eh, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde ;  
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde?  
"Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,  
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas,  
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;  
Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,  
Que votre cruauté lui refuse un secours,  
C'est un homme à porter en terre dans deux jours."  
Mon Dieu! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.  
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?  
"Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir  
Que le bien de vous voir et vous entretenir ;  
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,  
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine."  
Hélas ! volontiers, dis-je ; et, puisqu'il est ainsi,  
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE, à part.  
Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,  
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNES  
Voilà comme il me vit, et reçut guérison.  
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?  
Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience  
De le laisser mourir faute d'une assistance?  
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,  
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE, bas, à part.  
Tout cela n'est parti que d'une âme innocente  
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,  
Qui sans guide a laissé cette bonté de moeurs  
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.  
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,  
Un peu plus haut que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNES  
Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit.  
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

ARNOLPHE  
Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,  
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNES  
Hélas! si vous saviez comme il était ravi,  
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,  
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,  
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,  
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...

ARNOLPHE  
Oui, mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNES  
Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,  
Et me disait des mots les plus gentils du monde,  
Des choses que jamais rien ne peut égaler,  
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,  
La douceur me chatouille, et là dedans remue  
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, bas, à part.  
O fâcheux examen d'un mystère fatal,  
Où l'examineur souffre seul tout le mal!

(Haut.)

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,  
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

AGNES

Oh! tant! il me prenait et les mains et les bras,  
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?

(La voyant interdite.)

Ouf!

AGNES

Eh! il m'a...

ARNOLPHE

Quoi?

AGNES

Pris...

ARNOLPHE

Euh?

AGNES

Le...

ARNOLPHE

Plaît-il?

AGNES

Je n'ose,  
Et vous vous fâchez peut-être contre moi.

ARNOLPHE

Non.

AGNES

Si fait.

ARNOLPHE

Mon Dieu! non.

AGNES

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE

Ma foi, soit.

AGNES

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE

Non.

AGNES

Si.

ARNOLPHE

Non, non, non, non. Diantre! que de mystère!  
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNES

Il...

ARNOLPHE, à part.

Je souffre en damné.

AGNES

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.  
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, reprenant haleine.

Passes pour le ruban. Mais je voulais apprendre  
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE

Non pas.

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,  
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNES

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,  
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE, bas, à part.

Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte :  
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.  
Chut.

(Haut.)

De votre innocence, Agnès, c'est un effet ;  
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.  
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire  
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNES

Oh! point! Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.  
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,  
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,  
Que se laisser par eux, à force de langueur,  
Baiser ainsi les mains et chatouiller le coeur,  
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNES

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grâce?

ARNOLPHE

La raison? La raison est l'arrêt prononcé  
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNES

Courroucé! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?  
C'est une chose, hélas! si plaisante et si douce!  
J'admire quelle joie on goûte à tout cela ;  
Et je ne savais point encor ces choses-là.

ARNOLPHE

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,  
Ces propos si gentils, et ces douces caresses ;  
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,  
Et qu'en se mariant le calme en soit ôté.

AGNES

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE

Non.

AGNES

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi ;  
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNES  
Est-il possible?

ARNOLPHE  
Oui.

AGNES  
Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE  
Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNES  
Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE  
Rien de plus assuré.

AGNES  
Que. si cela se fait, je vous caresserai!

ARNOLPHE  
Eh! la chose sera de ma part réciproque.

AGNES  
Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque.  
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE  
Oui, vous le pourrez voir.

AGNES  
Nous serons mariés?

ARNOLPHE  
Oui.

AGNES  
Mais quand?

ARNOLPHE  
Dès ce soir.

AGNES, riant.  
Dès ce soir?

ARNOLPHE  
Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES  
Oui.

ARNOLPHE  
Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNES  
Hélas! que je vous ai grande obligation, Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE  
Avec qui?

AGNES  
Avec.... Là...

ARNOLPHE  
Là... Là n'est pas mon compte,  
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.  
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt,  
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,  
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce  
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;  
Que, venant au logis, pour votre compliment,  
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement :  
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,  
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.  
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,  
De votre procédé je serai le témoin.

AGNES  
Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE  
Ah! que de langage!

AGNES  
Je n'aurai pas le coeur...

ARNOLPHE  
Point de bruit davantage. Montez là-haut.

AGNES  
Mais quoi! voulez-vous...

ARNOLPHE  
C'est assez.  
Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

### Acte III

-----

Scène 1 : ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :  
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,  
Confondu de tout point le blondin séducteur ;  
Et voilà de quoi sert un sage directeur.  
Votre innocence, Agnès, avait été surprise :  
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.  
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,  
Le grand chemin d'enfer et de perdition.  
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :  
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,  
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;  
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous ;  
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée  
De l'honneur féminin cherche à faire curée.  
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,  
Vous en êtes sortie avec honnêteté.  
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,  
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,  
Me confirme encor mieux à ne point différer  
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.  
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire  
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.  
Un siège au frais ici.

(A Georgette et à Alain.)

Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien,  
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire ;  
Mais...

ALAIN

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.  
Aussi bien est-ce un sot ; il nous a, l'autre fois,  
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.

ARNOLPHE

Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;

Et pour notre contrat, comme je viens de dire,  
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,  
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

Scène 2 : ARNOLPHE, AGNES

ARNOLPHE, assis.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :  
Levez un peu la tête, et tournez le visage :

(Mettant le doigt sur son front.)

Là, regardez-moi là durant cet entretien ;  
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.  
Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,  
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,  
Contempler la bassesse où vous avez été,  
Et dans le même temps admirer ma bonté,  
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,  
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,  
Et jouir de la couche et des embrassements  
D'un homme qui fuyait tous ces engagements,  
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,  
Le coeur a refusé l'honneur qu'il veut vous faire.  
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux  
Le peu que vous étiez sans ce noeud glorieux,  
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse,  
A mériter l'état où je vous aurai mise,  
A toujours vous connaître, et faire qu'à jamais  
Je puisse me louer de l'acte que je fais.  
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :  
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :  
Du côté de la barbe est la toute-puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité ;  
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;  
L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne ;  
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
A son supérieur le moindre petit frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être

Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.  
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,  
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,  
Et de n'oser jamais le regarder en face  
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.  
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui ;  
Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.  
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines  
Dont par toute la ville on chante les fredaines,  
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,  
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.  
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,  
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne,  
Que cet honneur est tendre et se blesse de peu,  
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;  
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes  
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.  
Ce que je vous dis là ne sont point des chansons ;  
Et vous devez du coeur dévorer ces leçons.  
Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,  
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette ;  
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,  
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;  
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,  
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,  
Bouillir dans les enfers à toute éternité,  
Dont veuille vous garder la céleste bonté!  
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice  
Par coeur dans le couvent doit savoir son office,  
Entrant au mariage il en faut faire autant ;  
Et voici dans ma poche un écrit important,  
Qui vous enseignera l'office de la femme.  
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme ;  
Et je veux que ce soit votre unique entretien.  
Tenez.

(Il se lève.)

Voyons un peu si vous le lirez bien.

(AGNES lit.)

« LES MAXIMES DU MARIAGE  
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIEE  
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER

PREMIERE MAXIME  
Celle qu'un lien honnête  
Fait entrer au lit d'autrui,

Doit se mettre dans la tête,  
Malgré le train d'aujourd'hui,  
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.»

ARNOLPHE

Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;  
Mais pour l'heure présente, il ne faut rien que lire.

(AGNES poursuit.)

« DEUXIEME MAXIME

Elle ne se doit parer  
Qu'autant que peut désirer  
Le mari qui la possède :  
C'est lui qui touche seul le soin de sa beauté ;  
Et pour rien doit être compté  
Que les autres la trouvent laide.

TROISIEME MAXIME

Loin ces études d'oeillades,  
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,  
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :  
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;  
Et les soins de paraître belles  
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIEME MAXIME

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,  
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;  
Car, pour bien plaire à son époux,  
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIEME MAXIME

Hors ceux dont au mari la visite se rend,  
La bonne règle défend  
De recevoir aucune âme :  
Ceux qui de galante humeur  
N'ont affaire qu'à madame  
N'accrochent pas monsieur.

SIXIEME MAXIME

Il faut des présents des hommes  
Qu'elle se défende bien ;  
Car, dans le siècle où nous sommes,  
On ne donne rien pour rien.

SEPTIEME MAXIME

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,  
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :

Le mari doit, dans les bonnes coutumes,  
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

#### HUITIEME MAXIME

Ces sociétés dérégées,  
Qu'on nomme belles assemblées,  
Des femmes tous les jours corrompent les esprits.  
En bonne politique on les doit interdire ;  
Car c'est là que l'on conspire  
Contre les pauvres maris.

#### NEUVIEME MAXIME

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer  
Doit se défendre de jouer,  
Comme d'une chose funeste ;  
Car le jeu, fort décevant,  
Pousse une femme souvent  
A jouer de tout son reste.

#### DIXIEME MAXIME

Des promenades du temps,  
Ou repas qu'on donne aux champs,  
Il ne faut point qu'elle essaye ;  
Selon les prudents cerveaux,  
Le mari, dans ces cadeaux,  
Est toujours celui qui paye.

#### ONZIEME MAXIME...»

#### ARNOLPHE

Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt  
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.  
Je me suis souvenu d'une petite affaire :  
Je n'ai qu'un mot à dire et ne tarderai guère ;  
Rentrez, et conservez ce livre chèrement ;  
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

Scène 3 : ARNOLPHE, seul.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.  
Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme ;  
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est.  
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.  
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,  
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence  
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité  
Que la femme qu'on a pêché de ce côté.

De ces sortes d'erreurs le remède est facile.  
Toute personne simple aux leçons est docile ;  
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,  
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.  
Mais une femme habile est bien une autre bête,  
Notre sort ne dépend que de sa seule tête  
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,  
Et nos enseignements ne font là que blanchir ;  
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,  
A se faire souvent des vertus de ses crimes,  
Et trouver pour venir à ses coupables fins,  
Des détours à duper l'adresse des plus fins.  
Pour se parer du coup en vain on se fatigue ;  
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;  
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas  
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :  
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire  
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;  
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.  
Voilà de nos Français l'ordinaire défaut :  
Dans la possession d'une bonne fortune,  
Le secret est toujours ce qui les importune,  
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,  
Qu'ils se perdraient plutôt que de ne causer pas.  
Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,  
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées!  
Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien  
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

Scène 4 : HORACE, ARNOLPHE

HORACE

Je reviens de chez vous, et le destin me montre  
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre,  
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE

Eh, mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment :  
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ;  
Et, si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.  
C'est un maudit usage et la plupart des gens  
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.  
Mettons donc sans façons.

(Il se couvre.)

Eh bien! vos amourettes?  
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?  
J'étais tantôt distrait par quelque vision ;  
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.  
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,  
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

HORACE

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon coeur,  
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh! oh! comment cela?

HORACE

La fortune cruelle  
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE

Quel malheur!

HORACE

Et de plus, à mon très grand regret,  
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE

Je ne sais! mais enfin c'est une chose sûre.  
Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,  
Ma petite visite à ses jeunes attraits,  
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,  
Et servante et valet m'ont bouché le passage,  
Et d'un "Retirez-vous ; vous nous importunez",  
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE

La porte au nez!

HORACE

Au nez.

ARNOLPHE

La chose est un peu forte.

HORACE

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;

Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,  
C'est : "Vous n'entrerez point ; monsieur l'a défendu".

ARNOLPHE

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE

Non. Et de la fenêtre  
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître.  
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,  
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE

Comment! d'un grès?

HORACE

D'un grès de taille non petite,  
Dont on a par ses mains régalié ma visite.

ARNOLPHE

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela!  
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE

Oui ; mais cela n'est rien,  
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,  
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE

Cela vous est facile ; et la fille, après tout,  
Vous aime?

HORACE

Assurément.

ARNOLPHE

Vous en viendrez à bout.

HORACE  
Je l'espère.

ARNOLPHE  
Le grès vous a mis en déroute ;  
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE  
Sans doute ;  
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,  
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.  
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,  
C'est un autre incident que vous allez entendre ;  
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,  
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.  
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître ;  
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être,  
Et souvent de nos moeurs l'absolu changement  
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.  
De la nature en nous il force les obstacles,  
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.  
D'un avare à l'instant il fait un libéral,  
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;  
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante  
Et donne de l'esprit à la plus innocente.  
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès  
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :  
"Retirez-vous, mon âme aux visites renonce  
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse".  
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonnez  
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;  
Et j'admire de voir cette lettre ajustée  
Avec le sens des mots et la pierre jetée.  
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?  
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?  
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes  
Ne fassent dans un coeur des choses étonnantes?  
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?  
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?  
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage  
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?  
Dites.

ARNOLPHE  
Oui, fort plaisant.

HORACE  
Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un ris forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu  
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,  
Comme si j'y voulais entrer par escalade ;  
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,  
Anime du dedans tous ses gens contre moi,  
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,  
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!  
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour  
En un grand embarras jette ici mon amour,  
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire :  
Je ne puis y songer sans de bon coeur en rire ;  
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, avec un ris forcé.  
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE  
Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.  
Tout ce que son coeur sent, sa main a su l'y mettre,  
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,  
De tendresse innocente et d'ingénuité,  
De la manière enfin que la pure nature  
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, bas, à part.  
Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert ;  
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE lit.  
« Je veux vous écrire, et je suis bien plus en peine par où je m'y  
prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ;  
mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie  
de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours  
tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne  
soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je  
sais ce que vous m'avez fait, mais je sens que je suis fâchée à  
mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, et j'aurai toutes  
les peines du monde à me passer de vous. Peut-être qu'il y a du  
mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et  
je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit  
fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les  
faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que  
pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me  
figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je  
ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement  
ce qu'il en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez

le plus grand tort du monde si vous me trompiez ; et je sens que j'en mourrais de déplaisir.»

ARNOLPHE, à part.  
Ho! chienne!

HORACE  
Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE  
Moi? rien. C'est que je tousse.

HORACE  
Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?  
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,  
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?  
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,  
De gâter méchamment ce fond d'âme admirable ;  
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité  
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?  
L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;  
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,  
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,  
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE  
Adieu.

HORACE  
Comment! si vite!

ARNOLPHE  
Il m'est dans la pensée  
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE  
Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près  
Qui dans cette maison pourrait avoir accès?  
J'en use sans scrupule, et ce n'est pas merveille  
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.  
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer ;  
Et servante et valet, que je viens de trouver,  
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,  
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.  
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,  
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :  
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte  
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.  
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE

Non vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

Scène 5 : ARNOLPHE, seul.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!  
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!  
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!  
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,  
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.  
Enfin, me voilà mort par ce funeste écrit.  
Je vois qu'il a, le traître, embaumé son esprit,  
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;  
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.  
Je souffre doublement dans le vol de son coeur ;  
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.  
J'enrage de trouver cette place usurpée,  
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.  
Je sais que, pour punir son amour libertin,  
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,  
Que je serai vengé d'elle par elle-même :  
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.  
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,  
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé?  
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ;  
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :  
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,  
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cette amour  
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage.  
Et je souffletterais mille fois mon visage!  
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir  
Quelle est sa contenance après un trait si noir  
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrâce ;  
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,  
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,  
La constance qu'on voit à de certaines gens!

## Acte IV

-----

### Scène 1 - ARNOLPHE

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,  
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,  
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,  
Qui du godelureau rompe tous les efforts.  
De quel oeil la traîtresse a soutenu ma vue!  
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;  
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,  
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.  
Plus, en la regardant, je la voyais tranquille,  
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile ;  
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon coeur  
Y semblaient redouter mon amoureuse ardeur.  
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle ;  
Et cependant jamais je ne la vis si belle,  
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,  
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants ;  
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève  
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.  
Quoi! j'aurai dirigé son éducation  
Avec tant de tendresse et de précaution ;  
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,  
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ;  
Mon coeur aura bâti sur ses attraits naissants,  
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,  
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache  
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,  
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!  
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon ami,  
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,  
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,  
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

### Scène 2 - LE NOTAIRE, ARNOLPHE

LE NOTAIRE

Ah! le voilà! Bonjour. Me voici tout à point  
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Comment faire?

LE NOTAIRE  
Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, sans le voir.  
A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE  
Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE  
Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.  
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,  
Quittancer le contrat que vous n'avez reçu.

ARNOLPHE, sans le voir.  
J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,  
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE  
Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,  
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE  
Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE  
On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE  
L'ordre est que le futur doit douer la future  
Du tiers du dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,  
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, sans le voir.  
Si...

LE NOTAIRE, Arnolphe l'apercevant.  
Pour le préciput, il les regarde ensemble.  
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,  
Douer la future.

ARNOLPHE, l'ayant aperçu.  
Hé?

LE NOTAIRE  
Il peut l'avantager  
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger ;  
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,  
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle ;  
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs ;  
Ou coutumier, selon les différents vouloirs ;  
Ou par donation dans le contrat formelle,  
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.  
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,  
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?  
Qui me les apprendra? personne, je présume.  
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume  
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,  
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?  
Sais-je pas que le tiers du bien de la future  
Entre en communauté pour...

ARNOLPHE  
Oui, c'est chose sûre,  
Vous savez tout cela ; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE  
Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,  
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE  
La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!  
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE  
Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE  
Oui, je vous ai mandé ; mais la chose est remise,  
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.  
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE, seul.  
Je pense qu'il en tient ; et je crois penser bien.

Scène 3 - LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE

LE NOTAIRE, allant au-devant d'Alain et de Georgette.  
M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître ;

ALAIN  
Oui.

LE NOTAIRE  
J'ignore pour qui vous le pouvez connaître,  
Mais allez de ma part lui dire de ce pas  
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE  
Nous n'y manquerons pas.